« Identités » Sociales et discursives

De l'Analyse de discours à la Psychologie sociale

Social and discursive Identities, from discourse Analysis to social Psychology

Claude Chabrol

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7920>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7920

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2006

Pagination : 15-27

ISBN : 978-2-86480-869-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Claude Chabrol, « « Identités » Sociales et discursives », *Questions de communication* [En ligne], 9 | 2006, mis en ligne le 06 juin 2006, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7920> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7920

CLAUDE CHABROL

Groupe de recherche de psychologie de la communication

Université Paris 3

c.chabrol@wanadoo.fr

« IDENTITÉS » SOCIALES ET DISCURSIVES. DE L'ANALYSE DE DISCOURS À LA PSYCHOLOGIE SOCIALE

Résumé. — La notion d'identité, empruntée aux sciences sociales et à la psychologie en particulier, pose des problèmes complexes aux sciences du langage. Ces problèmes seront examinés à l'intérieur des courants actuels de l'analyse du discours et en rhétorique où ils menacent la vogue des recours à l'*ethos* comme dans l'étude des interactions verbales ou de l'analyse conversationnelle. La confrontation de ces usages avec les recherches actuelles en psychologie fait émerger des malentendus et des difficultés conceptuelles et méthodologiques. En effet, il semble qu'au niveau langagier les usages de cette notion tendent à la réduire à ceux de statuts et de rôles sociaux et/ou à des classifications quasi grammaticales, ou encore conduire à des conjectures interprétatives attractives mais invérifiables. Ici, on propose d'envisager sa conceptualisation dans une démarche interdisciplinaire psychosociale du langage, avec des méthodologies mixtes, sociales et langagières à la fois.

Mots clés. — Identités sociales, identités discursives, *ethos*, psychologie sociale du langage.

En sémiotique, et plus particulièrement en analyse de discours, les notions qui articulent les pratiques discursives du sujet communiquant aux entités psychologiques et sociales sous-jacentes (rôles, statuts, personnalité, identités) sont complexes et problématiques et, de façon plus générale, l'emploi des termes d'identité et de sujet – ou même de locuteur – interroge, surtout lorsqu'ils sont censés conjoindre « le social et le discursif ». Émile Benveniste (1966 : 259), comme le rappelle Patrick Charaudeau (2002 : 351), nous a incité, plus que tout autre, à penser cette relation comme nécessaire et fondatrice, en posant que « c'est par le langage que l'homme se constitue comme sujet parce que le langage seul fonde en réalité, dans sa réalité qui est celle de l'être, le concept d'Ego ». Mais de quel sujet est-il question : celui de la syntaxe et de la sémantique de l'énoncé linguistique défini par son mode de signifiante sémiotique, ou celui de la parole en discours et de son énonciation, ou de la communication interactionnelle, doté d'intentionnalité et lié à un mode de signifiante sémantique ? Si l'on veut donner sens à une réponse positive sur tous ces plans et envisager, comme Émile Benveniste, les interrelations entre les dimensions langagières et psycho-sociales ou même philosophiques d'une subjectivité qui les réunisse enfin tous, il faudrait en définir de façon précise les conditions théoriques et de méthodes.

Ici, on défendra l'idée que seul un espace théorique bi-disciplinaire serait capable d'articuler des domaines et démarches bien différents quant à leur principe de pertinence originel (cf. sociolinguistique, psycholinguistique, socio-sémiotique...) et permettre seul, sans doute, de donner sens à une telle orientation en évitant les exclusions, réductions ou leurres des solutions mono-disciplinaires antiques ou modernes. Pour notre part, il s'agira d'une psychologie sociale du langage car les dimensions personnelles et sociales, souvent évoquées à propos de l'identité du sujet en analyse de discours, y sont bien élaborées conceptuellement et surtout méthodologiquement. S'il ne s'agit plus seulement de poser les questions mais de les construire et de les résoudre, on tentera de montrer que cette voie est nécessaire.

Quelques dilemmes en analyse de discours

Dans l'article du *Dictionnaire d'analyse du discours* consacré au « Locuteur », Patrick Charaudeau (2002 : 350-351) illustre le problème avec son modèle de la communication à deux espaces, interne et externe, où « le Locuteur est posé comme un participant externe à l'acte d'énonciation », doté de qualités cognitives et sociales. Il est distingué du sujet communiquant à qui est attribué le projet de parole, tandis que l'Énonciateur n'est défini qu'en tant qu'être de parole.

Cette présentation est assez proche de celle d'Oswald Ducrot (1984 : 199-200). Celui-ci distingue un être empirique totalement extérieur au sens de l'énoncé et à son énonciation, le sujet parlant, puis un locuteur (L) qui, dans le sens même de l'énoncé, est présenté comme responsable du point de vue adopté et de l'acte de langage, et un second Locuteur (I) désigné par le discours comme l'être du monde. Celui-ci est le JE dont il est parlé – à qui est imputé pour l'auteur, les sentiments et l'intention –, qui ne devrait cependant pas être confondu avec l'être empirique (sujet parlant), ce qui est loin d'être simple à concevoir ! Ce qui rapproche ces conceptions assez exemplaires réside dans leurs tentatives subtiles de doter ces « simulacres » que sont les instances de sujets linguistiques et discursifs, de certaines qualités et fonctions pseudo-psychologiques. Les notions de projet, de responsabilité des actes de langage ou de parole, et naturellement d'identité discursive, sont utilisées à cette fin.

Certes, Patrick Charaudeau élabore un espace théorique sémio-linguistique beaucoup plus ouvert vers une psychologie sociale en tentant de prévoir toutes les conséquences de l'articulation entre les deux espaces : externe (social-psychologique) et interne (sémio-linguistique). Il reprend des dimensions psychologiques fondamentales, telle « l'individuation », en leur prévoyant une redéfinition conceptuelle et processuelle pour un « sujet du discours » qu'il va ainsi doter progressivement d'une identité discursive personnelle et sociale de « positionnement ». En effet, ce sujet sera situé dans un champ discursif (défini par l'interdiscursivité historique) et se positionnera à partir de ce préconstruit et du contrat de communication, localement activé par la situation de communication, en déployant des stratégies de discours plus ou moins conformes à travers des rôles énonciatifs, des modes de prises de parole, des actes énonciatifs...

Un tel projet revêt beaucoup d'attrait parce qu'il ouvre la pertinence sémiotique sans la remettre en cause. Les concepts sociologiques et psychologiques sont retraduits analogiquement pour un nouvel usage dans l'ordre préservé du langage dont la prééminence est bien maintenue. Les problèmes ne disparaissent pas pour autant, car comment penser et étudier les liens entre le faire (ensemble) et le parler ensemble, entre situation et projet de communication et situation et projet d'action, entre identités personnelles et sociales et leurs corrélats discursifs (rôles sociaux et rôles communicationnels...) ? Comment théoriser les relations entre le locuteur (Patrick Charaudeau) ou le sujet parlant (Oswald Ducrot) et les instances langagières de la subjectivité ? Pour l'analyse de discours, ces questions se posent sans être résolues, du moins de façon opérationnelle, et ces projets risquent finalement de se heurter aux mêmes obstacles en analyse conversationnelle.

Ainsi, dans leurs propositions de classification des actes de parole, Claude Chabrol et Marcel Bromberg (1999 : 296-297) posent-ils « qu'au-delà de l'actualisation d'un système de signes, la parole constitue avant tout une activité éminemment sociale. C'est-à-dire qu'un *acte de parole*, au-delà de sa fonction de dire... quelque chose, constitue un acte social au moyen duquel les acteurs sociaux interagissent ». Pour ce qui concerne Claude Chabrol (2004 : 198-201), les actes de paroles sont des moyens d'action pour résoudre, dans et par l'interaction, des problèmes posés aux acteurs sociaux dans leur environnement matériel et social. Un tel acte réunit bien un projet d'action communicationnelle et une énonciation langagière, mais celle-ci sert de support interlocutoire à une visée intentionnelle d'action que les pragmaticiens, comme les sémioticiens, maintiennent hors-champ. Pour eux, comme pour Patrick Charaudeau, l'interaction sera aussi un processus « par lequel les acteurs sociaux se constituent comme sujets » et construisent « leur identité par des jeux complexes de rôles et d'attentes réciproques ». Or, il faut bien reconnaître qu'une analyse même systématique des interventions et actes langagiers, des mouvements, gestes ou mimiques, de protocoles d'interactions enregistrés aux plans verbal et non verbal, se révélera toujours finalement insuffisante pour démontrer et non plus supposer cette élaboration.

En effet, il s'agit ici de produire des preuves concrètes des qualités psychiques : visées, acquises ou attribuées, par tous les partenaires de la communication (acteurs et observateurs), et pas seulement de les supposer en imagination. L'environnement cognitif et affectif public, mutuellement manifeste, induit ou déduit à partir des échanges analysés ne suffit plus ; il faut avoir accès à ses corrélats psychiques privés dans l'esprit de chacun des participants. Il faudrait pouvoir produire et travailler des indices fiables quant aux liens entre identités discursives personnelles, positionnements et identités psychologiques, personnelles et sociales. Or, de tels indices ne sont pas constituables par le seul recours au texte ou au protocole enregistré, même audio-visuel, des interactions qui forment le support traditionnel de l'analyse de discours. Le détour fréquent des recherches contemporaines sur l'*ethos* à partir de la rhétorique antique ne paraît pas plus résoudre ces difficultés.

À propos de l'*ethos* en analyse de discours

En ce point, il est difficile de ne pas évoquer les propositions de la rhétorique antique qui suscitent aujourd'hui un nouvel intérêt (Maingueneau, 1991, 1998 ; Adam, 1999 ; Amossy, 1999, 2000). On connaît les propositions d'Aristote (1938 : 1356a, 1378a) qui distingue clairement l'*ethos* préalable collectif de l'orateur, constitué *a priori* par

nos représentations partagées sur les qualités personnologiques (vertus) liées aux rôles et aux positions sociales des communicants du fait de leur groupe d'appartenance, et l'*ethos* discursif individuel, ou ensemble des qualités personnologiques de l'orateur, inférables *a posteriori* à partir de son seul discours. La question majeure réside dans la possibilité de distinguer effectivement dans les analyses, les indices, les icônes ou les figures inscrits dans la textualité qui ne renvoient qu'à l'*ethos* discursif individuel, des marques sociales qui réfèrent, quant à elles, à l'*ethos* collectif et correspondent à des savoirs et attentes préalables sur les groupes d'appartenance des partenaires de l'interaction¹. Cette distinction, théoriquement recevable, suppose en pratique des conditions difficiles à réunir telles que pouvoir : catégoriser distinctement, linguistiquement et discursivement, les indices-icônes de l'*ethos* individuel, des marques de l'*ethos* collectif et séparer corrélativement les qualités qui y réfèrent (vertus, traits de caractère, dispositions psychologiques) ; disposer d'une hypothèse ferme sur les connaissances et attentes éventuelles, en mémoire, des caractéristiques typiques du discours du bon orateur-locuteur de tel groupe professionnel ou politique, dans un type de situation donnée, prévisibles selon le contrat de communication.

En suivant Dominique Maingueneau (2002 : 239), sans doute faudrait-il concevoir des conditions « éthiques » préparatoires qui varieraient en fonction des genres². Au fond, les lecteurs interprètes vérifieraient que l'orateur actualise bien ici et maintenant, sous une forme plus ou moins singulière, des qualités situées socialement, car attendues contractuellement. Comment exclure des interférences entre les deux types d'*ethos* préalables, social et socio-discursif individualisant, puis après lecture du texte, avec les éléments de l'*ethos* discursif individuel postérieur ? L'indice-icône a-t-il été choisi par le locuteur pour produire cet effet intentionnellement (intention secrète d'un rhéteur stratège) ou non (marque indiciaire innocente, mais révélatrice) ? Contrairement au logos ou au pathos, la signification est dite ici « insinuée », c'est-à-dire non ouverte. Elle doit être inférée à partir d'un raisonnement sur l'acte énonciatif. En général, l'effet repéré par l'analyste, grâce à une lecture savante, est présumé visé par le locuteur, peut-être de l'ordre d'un laisser entendre ou d'un donner à entendre (Recanati, 1979).

¹ On le sait, Aristote relie ces *ethos* aux classes d'âge et aux positions sociales (noblesse et richesse), par où il laisse prévoir l'utilité de démarches psychologique et sociologique qui supposent, entre autres, le recours aux notions de stéréotypes et de représentations sociales et donc à des méthodes d'investigation adéquates.

² Ainsi, pour le genre délibératif, Aristote prévoyait-il « le bon sens, la vertu et la bienveillance » (II, 1378a, V).

La question de la validation des hypothèses interprétatives de l'analyste de discours (HIA) demeure entière. Peut-on et doit-on extraire les éléments « éthiques » pertinents par une série de comparaisons systématiques inter et intra-textuelle ? L'*ethos* dit individuel d'un orateur ou d'un écrivain n'est-il perceptible qu'à la suite de contrastes « intra » et « intertextuels », dans le corpus de ses discours pour dégager des icônes singuliers³ ? Bref, si l'on ne dispose pas d'une procédure explicite pour mettre à l'épreuve ces HIA, comment exclure que l'analyste, tout comme n'importe quel lecteur, soit le principal producteur de l'effet et que, en somme, l'*ethos* individuel ou collectif, préalable ou postérieur à la lecture soit d'abord une affaire de lectures propres à des groupes de lecteurs situés ? Ceux-ci ont tous en mémoire des connaissances orientées en permanence vers la production d'inférences personnologiques pour rendre compte des actes comme des paroles des autrui significatifs. Pour opérationnaliser cette notion (Chabrol, 1990 : 218-219)⁴, j'avais certes proposé de distinguer des processus de « régulation ego-centrée anticipée ou rétro-active ». Le premier revenait à faire « l'hypothèse d'un mécanisme socio-cognitivo-langagier agissant par *anticipation* sur la planification du discours, pour contrôler la "bonne" construction à venir des inférences identitaires chez le sujet interprétant ». Les traces de ce mécanisme pouvaient être trouvées dans les difficultés et incidents de planification, auto-corrections, ruptures de constructions... La régulation rétro-active conduisait, elle, à corriger *a posteriori* le discours, en suivant particulièrement dans les échanges interlocutifs les incitations des hétéro-corrections des partenaires ou en interprétant la teneur des *feed back* négatifs (mimiques, signaux de désapprobation), ou du moins à produire des reformulations qui répondraient à l'avance aux critiques qui font induire des identités négatives pour le locuteur. L'étude des avant-textes (brouillons et corrections) à l'écrit, et des autocorrections, reformulations, interruptions à l'oral, peuvent certes servir d'indices, mais faut-il toujours supposer que la forme choisie en dernier ressort est la plus pertinente quant à la visée de production d'effet lié à l'*ethos* ? S'il faut se valoriser, s'individualiser, se différencier, se prouver sa continuité..., aux plans personnel et social, pour soi et pour autrui, comment exclure que le même indice ne puisse jouer plusieurs rôles, que le premier produit ne compte pas autant que celui qui vient se substituer à lui, mais pour exhiber d'autres qualités, sur une autre dimension ?

³ Cependant, est-on sûr de cette singularité, ou s'agit-il seulement de reconnaître à propos d'un individu qu'un type d'icônes, habituellement lié à une vertu pour une société ou un groupe donné, est particularisé concrètement dans un discours par un sujet ? Le style du locuteur est-il concerné ici ?

⁴ En psychologie, la prédominance des processus d'attribution interne permet à chacun d'expliquer les actions et les discours à partir des dispositions psychologiques ou traits de caractère de celui qui les accomplit.

En fin de compte, sur un plan méthodologique, l'analyste de discours ne peut pas justifier ses interprétations, faute de procédures adéquates. Il ne peut que désigner et classer des signes, instructions et indices possibles des marquages et processus identitaires, et ouvrir ensuite le vaste champ des interprétations. En fait, la réflexion doit aborder maintenant le problème central qui est celui du contenu conceptuel des notions d'identité dont les caractéristiques sociales ou personnelles sont élaborées en psychologie avec les méthodologies correspondantes.

Les conceptions de l'identité en psychologie

Naturellement, une réflexion sur les emplois possibles de cette notion implique d'abord un retour aux auteurs qui l'ont travaillée. William James (1890), Erik Erikson, Gordon Allport et Sigmund Freud, ou encore George H. Mead, Henri Wallon, Marisa Zavalloni, Pierre Tap, René Zazzo ont proposé des cadres théoriques, des modèles conceptuels et des méthodologies pour faire de cette notion polysémique, et sans contours délimitables, un champ de recherche précis (voir Lipiansky, 1992 : 7-61). L'identité en psychologie différentielle et sociale, deux axes que nous retiendrons plus particulièrement, est souvent présentée comme un sous-système de la personnalité, non observable, car toujours inféré à partir des comportements quels qu'ils soient : verbaux ou actionnels. Le système de la personnalité serait le système le plus intégrateur. Pour ces chercheurs, l'identité demanderait une analyse directe de l'expérience personnelle, alors que la personnalité peut faire l'objet de reconstructions objectivantes (e.g. enquêtes par questionnaire ou même usage des tests projectifs en clinique).

D'emblée, on devrait se demander si les usages les plus fréquents de la notion d'identité, comme celle d'identité socio-discursive ou simplement discursive en analyse de discours, ne réfèreraient pas plus à la famille des notions liées à la personnalité. Dans un premier temps, cette « identité » serait, dans ce champ, plus sociale qu'individuelle, car proche dans ses emplois de celles de statut (positions statutaires et attributs statutaires), de rôle (attentes croisées de rôle et prises de rôles), structure et configuration de traits de personnalité, descriptifs et/ou évaluatifs (attribution de trait moraux ou de dispositions psychologiques). Pour catégoriser les protagonistes des échanges, les analystes du discours, comme les participants aux échanges communicationnels, éprouveraient le besoin d'étiquetages identitaires, sociaux ou individuels pour faire référence à l'acteur social (interactant extérieur) impliqué dans les interlocutions comme interlocuteur. Ils désigneraient ainsi ses places, ses statuts, ses rôles sociaux et ses traits de la personnalité psychologiques, au titre de « support » des jeux de langage. Dans un second temps, ce

vocabulaire psycho-sociologique serait aussi utilisé métaphoriquement par les participants pour catégoriser les actants de la communication en termes de statuts/positions/attributs et rôles communicationnels et discursifs, plus ou moins strictement déterminés par les contrats de communications et les dispositifs. De cette double désignation du locuteur, comme être de parole et être social avec des concepts apparentés, naîtrait l'idée d'une unité possible, celle d'un sujet doté d'une identité « socio-discursive », car il faudra bien, en fin de compte, les relier. Ce qui signifie pouvoir réattribuer à l'acteur social les qualités psychologiques et sociales qui sous-tendraient ses pratiques discursives, en le concevant implicitement comme source du projet de parole et cible des effets qu'il induit.

Si on limitait là les usages des notions identitaires en analyse de discours, on pourrait conclure que ces emplois sont, pour la plupart, en dehors des principales problématiques psychologiques sur l'identité. Par exemple, celle-ci est définie par Marie-Claude Hurtig, Mireille Lecacheur et Jean Massonnat (1990 : 4) comme « un système organisé d'intégration et de régulation, dont le remodelage permanent dû aux interactions avec l'environnement s'articule au sentiment subjectif de continuité ». Dans ce champ, l'identité est pensée comme objet de connaissance du sujet sur lui-même (*self-concept*) et comme structure de compréhension et d'intégration de l'expérience. De façon plus précise, ce système aurait plusieurs fonctions pour soi et pour autrui (Massonnat, Perron, 1990 : 10) : promotion et défense de la personne, soit de valorisation pour soi (estime de soi, équilibre entre actes et attitudes) et pour autrui, où la reconnaissance des membres est centrale pour l'appartenance groupale (James, 1890 ; Codol, 1981) ; gestion des rapports entre indifférenciation et différenciation intra et inter-individuelles (Hurtig, Lecacheur, Massonnat, 1990) et intra et inter-groupales (Tajfel, 1974 ; Lorenzi-Cioldi, 1988), avec la mise en jeu de l'individuation. Elle y dépend du sentiment de continuité (vs discontinuité). L'autonomisation en est l'équivalent pour autrui. Les stratégies qui tendent à la conformisation jusqu'à la fusion s'y opposent à celles qui visent à promouvoir l'originalité à travers des comportements de transgression, d'opposition et d'innovation ; implication pour soi et diversification pour autrui, où il est question de la gestion des investissements et des motivations, et de celle de la souplesse et de la richesse d'expression et d'action du sujet.

Toutes ces définitions insistent sur les caractères processuels de l'identité sociale ou personnelle, plutôt que sur ses fonctions catégorisantes d'étiquetage (statut-rôle) qui ne jouent qu'une fonction d'étayage ou d'ancrage secondaire. Bref, on ne peut confondre l'identité psychologique avec « l'intériorisation de rôles liés à une position

sociale », qui définit une personnalité sociale ou culturelle proche du « Self » (J) de George Herbert Mead. Cette instance psychique désigne un individu socialement construit, fonctionnant comme sujet en réaction à l'attitude d'autrui qui doit être bien distinguée du « Me » (MOI), objet de conscience qui assume dans l'interaction l'attitude d'autrui (Cosnier, 2002 : 523). En outre, ces définitions soulignent surtout l'importance de l'intervention du sujet lui-même dans le travail d'élaboration. Ce processus identitaire ne serait pas déterminable du dehors par un observateur ou un lecteur savant, même si celui-ci reconstruit de façon conjecturale à partir d'indices comportementaux, gestes ou discours d'autrui, des « identités socio-discursives ». De fait, même les interactants observateurs ne peuvent pas évaluer les effets identitaires réels des échanges sur le producteur du comportement, sur son destinataire ou sur son public, puisque ces processus impliquent justement la nécessité d'une confrontation réflexive (métacognitive) de chacun avec sa remémoration, comme dans la cure de parole psychanalytique et dans toutes les méthodes de description contrôlée autobiographique (récits de vie, questionnaire et inventaire d'identité...), mais aussi dans toutes les activités de remémoration narrative autobiographique (Ricœur, 1985).

L'hypothèse d'une proximité, ou du moins d'une relation dynamique et constructive entre les identités discursives et les identités psychosociales, comme le formulent en psychologie les courants de l'identité narrative (Bruner, 1991 ; Gergen, Gergen, 1983 ; Ricœur, 1985, 1990) paraît séduisante (Thomassin, 1993 : 371-381). On suppose que les processus réflexifs (méta-cognitifs) de compréhension de soi par une narration auto-biographique sont supportés par les structures de la langue (grammaire et sémantique), et des genres discursifs distincts, à l'œuvre dans les interactions sociales. On peut penser que nos constructions identitaires psychologiques, variables et imaginaires, peuvent être, pour une part, produites par les formations identitaires discursives élaborées dans ces récits de vie. On peut également considérer que l'hypothèse selon laquelle les communications sont aussi des actions qui contribuent à l'élaboration d'identités psychosociales probables par la constitution d'identités discursives, a aidé le développement de recherches nouvelles sur ce thème. Selon moi, celles-ci accordent une attention particulière aux niveaux les plus manifestes de la textualité, soit à la mise en langue de la discursivité. Ici, on tente de saisir la singularité d'un style jusqu'aux « stéréotypes » personnels, la spécificité d'une gestion stratégique individuante aux plans syntaxique et lexical (comparaisons internes dans un corpus enrichi de ses avant-textes) et même celle des incidents : ruptures de construction, lapsus, auto-corrections, ambiguïtés sémantiques et équivoques référentielles, à l'oral comme à l'écrit. La pluralité des énonciateurs rend complexe (Goffman, 1974 : 508-511)

l'attribution des propos au locuteur supposé responsable, car le sujet communiquant installe souvent un simple animateur de paroles qui prête son organe comme un acteur aux voix de personnages énonciatifs dont il joue stratégiquement. « Les gens » de la *doxa*, le « nous » du groupe primaire ou de la bande, les « eux » des groupes adverses ou encore le « tiers, méta-énonciateur » garant de la Vérité (Bakhtine, 1981) peuvent tous aussi bien représenter l'être empirique psychologique au-delà du locuteur. Tout discours est bien un tissage de propos rapportés, repris, reformulés, dérivés ou inversés, où tout un chacun doit établir une hiérarchie pour faire apparaître des formes dotées de sens et de vie, en reliant à ses risques et périls les propos des personnages énonciatifs au locuteur supposé responsable et, par là, au sujet communiquant, et enfin à l'être empirique dans le monde, l'acteur social. Pour ce faire, nous disposons tous de méthodes simples (des ethnométhodes). En effet, dans la vie quotidienne, nous devons souvent prendre rapidement des décisions à partir de nos évaluations des intentions et motivations d'autrui, au vu de ses actions passées et des communications actuelles. Les théories de l'attribution en psychologie (Kelley, John, Davis, *in* : Deschamps, Clemence, 1990) ou les théories de l'Esprit (Dennet, 1993) proposent des schémas d'analyse pertinents pour ces opérations mentales courantes. Nous pensons que les analystes de discours, comme tout un chacun, utilisent les compétences du sens commun et les opérations mentales liées – quand ils tentent d'associer les actions communicationnelles constitutives « d'identités discursives » des personnages énonciatifs, bien repérables par les sciences du langage – aux « configurations de personnalité et d'identités psychosociales » sous-jacentes, celles du locuteur-acteur social dans le monde.

Conclusion

Pour échapper à ce destin commun, ni l'érudition, ni la finesse d'analyse ne suffisent. Il faut sortir du champ des méthodes immanentes d'analyse de discours et accepter de poser une démarche interdisciplinaire transversale, pragmatique et psycho-socio-discursive, avec des méthodes multiples, empruntées aussi bien aux sciences du langage qu'aux sciences sociales. Par exemple, il faudra donner l'occasion aux acteurs sociaux qui vont s'engager dans une activité de définir, en entretien *ante*, les enjeux et problèmes pour eux et leurs partenaires dans cette activité, puis de revenir en entretien *post* sur les épisodes enregistrés de leurs interactions au travail ou dans tout autre activité pertinente pour la recherche. Un corpus significatif des textes institutionnels, ou de références, pour l'interdiscursivité sous-jacente au domaine de la pratique, sera aussi constitué et étudié par les chercheurs (Bronckart,

Bulea, Fristalon, 2004 : 355). Un tel dispositif n'exclut pas l'usage de méthodes quasi-expérimentales comme celle utilisée par moi-même (Chabrol, 1991 : 189-230), qui proposait des échelles identitaires évaluatives à des sujets observateurs devant juger ce que révélaient les comportements d'un animateur de télévision selon des séquences brèves, où ses stratégies discursives et ses actes de parole variaient significativement (Bernard Pivot dans *Apostrophes*). Enfin, en les mettant à l'épreuve, des procédures expérimentales pour vérifier certains résultats d'observation de nature simplement corrélationnelle, sont déjà en usage. Les nouveaux dispositifs techniques d'intervention sur les images et les voix permettent de produire des variations sur certaines variables langagières, para-langagières, gestuelles, mimétiques, posturales, pour mieux saisir leurs impacts sur les évaluations identitaires en réception et ils renforcent les procédures classiques où un sujet interprète une séquence de façon variée et planifiée, au seul plan de la gestualité par exemple (Georget, 2003). La complémentarité des investigations, telle l'enquête avec les (quasi-)expérimentations, paraît s'imposer à propos des échanges langagiers. Il faut bien concevoir qu'il est difficile de déterminer autrement quels sont les éléments les plus importants dans une configuration complexe où tout, depuis la vocalisation, la syntaxe, le vocabulaire, la construction du discours, la gestualité, puis la qualité et nature de l'action (si elle existe), peut contribuer à « l'impression » identitaire sans parler du corps lui-même.

Références

- Adam J.-M., 1999, *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*, Paris, Nathan.
- Amossy R., 1999, *Images de soi dans le discours. La construction de l'éthos*, Lausanne, Delachaux & Niestlé.
- 2000, *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idées, fiction*, Paris, Nathan.
- Aristote, 1938, *Rhétorique I-III*, trad. du grec par Dufour M., Paris, Éd. Les Belles Lettres, 1967-1973.
- Bakhtine M., 1981, « Écrits du cercle de Bakhtine », pp. 170-171, in : Todorov T., *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Benveniste E., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Bronckart J.-P., Bulea E., Fristalon I., 2004, « Les conditions d'émergence de l'action dans le langage », *Cahiers de linguistique française*, 26, pp. 345-369.
- Bruner J., 1991, *Car la Culture donne forme à l'esprit*, Paris, ESHEL.
- Chabrol Cl., 1990, « Réguler la construction de l'identité du sujet du discours », pp. 215-229, in : Berrendonner A., Parret H., eds, *L'interaction communicative*, Berne, P. Lang.

- 1991, « La Réception : étude des processus d'évaluation des débats médiatiques », pp. 189-230, in : Charaudeau P., éd., *La Télévision, les débats culturels* « Apostrophes », Paris, D. Erudition.
- 2004, « Pour une psycho-socio-pragmatique de l'Agir communicationnel », *Cahiers de linguistique française*, 26, pp. 197-213.
- Chabrol Cl., Bromberg M., 1999, « Préalables à une classification des actes de parole », *Psychologie française*, T. 44, 4, pp. 291-306.
- Chabrol Cl., Camus O., 1994, « Un discours politique en réception, mémorisation et compréhension », *Mots. Les langages du politique*, 40, pp. 7-24.
- Charaudeau P., 2002, « Locuteur », pp. 350-351, in : Charaudeau P., Maingueneau D., éd., *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Codol J.-P., 1981, « Une approche cognitive du sentiment d'identité », *Information sur les sciences sociales*, 1, pp. 111-136.
- Cosnier J., 2002, « Auteur : Mead, G. H. », pp. 521-524, in : Barus-Michel J., Enriquez E., Lévy A., éd., *Vocabulaire de psychosociologie*, Ramonville Saint-Agne, Erès.
- Dennett D. C., 1993, *La conscience expliquée*, trad. de l'anglais par P. Engel, Paris, O. Jacob.
- Deschamps J.-C., Clemence A., 1990, *L'attribution, causalité et explication au quotidien*, TDB, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- Ducrot O., 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Éd. de Minuit.
- Gergen K., Gergen M. M., 1983, « Narratives of the self », pp. 254-73, in : Sarbin T. R., Scheibe K. E., eds, *Studies in Social Identity*, New York, Praeger.
- Georget P., 2003, « Gestualité et attribution de crédibilité » pp. 245-253 in : Bromberg M., Trognon A., éd., *Psychologie sociale et communication*, Paris, Dunod.
- Goffman E., 1974, *Les cadres de l'expérience*, trad. de l'anglais par Joseph I., Darteville M., Joseph P., Paris, Éd. de Minuit, 1991.
- Hurtig M.-C., Lecacheur M., Massonnat J., 1990, « Introduction », *Psychologie française*, 35-1, pp. 3-6.
- James W., 1890, *The principles psychology*, New York, Dover Publicatio, 1950.
- Lipiansky E. M., 1992, *Identité et communication. L'expérience groupale*, Paris, Presses universitaires de France.
- Lorenzi-Cioldi F., 1988, *Individus dominants et groupes dominés*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Maingueneau D., 1991, *L'analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette.
- 1998, *Analyser les textes en communication*, Paris, Dunod.
- 2002, « ethos », pp. 238-240, in : Charaudeau P., Maingueneau D., éd., *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Massonnat J., Perron J., 1990, « Approche multidimensionnelle de l'identité », *Psychologie française*, 35-1, pp. 7-15.

Mead G. H., 1934, *Mind, Self and Society*, Chicago, University of Chicago Press.

Recanatì F., 1979, « Insinuation et sous-entendu », *Communications*, 30, pp. 95-106.

Ricœur P., 1985, *Temps et Récit III*, Paris, Gallimard.

— 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éd. Le Seuil.

Tajfel H., 1974, « Social identity and intergroup behavior », *Social Science Information*, 13, pp. 65-93.

Thomassin P., 1993, « Déconstruction et reconstruction de l'identité narrative au cours d'une psychothérapie », *Psychologie française*, 44-4, pp. 371-381.